

21 avril 2018\_Citygate\_Anderlecht/25 mai\_Place Bethléem.

**Nous qui cogite, nous qui s'agite.**

Il fait beau en ce samedi 21 avril. Je suis au Citygate c'est là que ça se passe pendant tout le week-end. Qu'est ce qui se passe là? Une révérence! Royale et réflexive. De qui? D'une compagnie, un collectif même: le théâtre de Galafronie fête ses 40 ans et tire sa révérence. Citygate est un endroit un peu magique, bordant une quatre voies qui relie la ville à l'autoroute, une friche immense aux espaces multiples. Un chapiteau a été planté dans la cour centrale, et dans toute la friche des lieux conviviaux (bar, détente, expo, ...) sont aménagés. Parmi les festivités prévues durant le week-end, il y a un temps de réflexion sur la question du collectif: la Royale Réflexive. Il durera trois heures trente au lieu des deux initialement prévues. Il faut du temps pour le collectif, c'est un élément essentiel. L'endroit prévu est une yourte. Un cercle donc, pertinente transcription architecturale et géométrique de l'idée du collectif, non? Quand j'y entre quatorze intervenants sont installés en demi-cercle, face au public. Forment-ils un collectif?

Le public et les intervenants ne sont donc pas face à face mais dans un circulaire commun, un cercle pour que circule la pensée, le débat et les contradictions.

Je rencontre Didier de Neck, un des fondateurs, avec Marianne Hansé et Jean Debeffe, de la Galafronie, quelques jours plus tard place Bethléem à Bruxelles.

**« - Je : Bonjour Didier, je connais la Gala depuis plus de dix ans, je ne l'ai jamais perçue comme un collectif. Pourquoi en est-ce un pour toi? »**

**- Didier de Neck :** La Gala a toujours été un collectif. Au départ, on faisait tous les projets ensemble et au début des années 90, ça s'est ramifié autrement. Alors le collectif l'est devenu plus encore. Cela ne coulait pas de source de trouver un esprit commun quand trois options différentes cherchaient à exister. Il a fallu trouver comment créer un espace permettant à chacun de se développer tout en profitant à tous et à la structure générale. Il ne s'agissait pas d'un socle organisationnel mais d'une prise en considération du besoin de chacun et d'une recherche pour en trouver les moyens de réalisation. On discutait les sujets des spectacles qu'on suivait de plus ou moins près, on coordonnait les co-productions ou les partenariats artistiques. Les décisions étaient donc collectives mais de manière moins visible puisque nous n'étions plus ensemble sur le plateau.

Chez nous le collectif dépassait les trois fondateurs, il y avait aussi Guy et les gens de l'administration. Selon les domaines, tous les gens concernés avaient leur mot à dire. Par exemple, sur un projet précis, on discutait

avec toutes les personnes liées au projet des salaires, et de tout ce qui avait lien avec le spectacle, l'infographie, l'organisation... Chaque spectacle se vivait comme un sous-collectif au sein du collectif Galafronie. Dans ce qui caractérisait l'ensemble c'était nous 3, Jean, Marianne et moi, à qui le subside était donné et qui avions la signature mais pour les décisions il y avait en plus Guy et le bureau. Il y a eu des moments difficiles car il fallait regrouper un chœur, le bureau représente deux ou trois personnes donc son accord était indispensable. Ça prenait parfois beaucoup plus de temps pour faire des compromis. Mais on a toujours fait comme ça.»

**Une société n'est donc pas un collectif. Mais la vie n'est pas non plus un projet individuel.**

Dans la yourte, il fait encore frais. Pour commencer la Réflexive, une chanson à l'accordéon qui évoque la sécurité sociale. Le « la » politico-sociétal de ce que sera la rencontre est donné.

**« Soyons des résistants ! »**

Le collectif s'associe t-il à un acte de résistance ? Résistance à quoi ?

Le débat est lancé par le **philosophe Eric Corijn, en posant la question du collectif sur un plan historique et politique.**

« C'est un enjeu très concret. Dans notre ère, il semble que le choix ne se fasse qu'entre la thèse libérale et la thèse nationaliste. La première est formulée dans sa forme radicale par Margaret Thatcher qui a dit : la société n'existe pas, il n'y a que des individus et des contrats librement consentis. La deuxième thèse est portée par la nouvelle droite qui lie le pouvoir et la souveraineté à un peuple autochtone, historiquement établi. »

Entre ces deux positions, Eric Corijn ouvre différentes options de rapports au collectif :  
1- Le libéralisme politique part d'un individualisme méthodologique, du libre choix et des contrats qui forment les rapports sociaux. Le contexte en est le marché. Le néolibéralisme radical considère toute autre loi, réglementation ou imposition comme une entrave à la liberté individuelle.

2- Les nationalistes ou les idéologies religieuses cherchent par contre le collectif dans des caractéristiques de groupes inamovibles, essentielles, éternelles même. Le collectif est supra-individuel, supra-humain. On ne peut que s'y soumettre.

3- Et puis il y a les socialismes qui analysent les inégalités sociales et cherchent à construire une collectivité d'intérêts, une solidarité de classe. Et à partir d'un tel programme, une lutte pour le pouvoir dans l'Etat peut aboutir à une collectivisation des moyens de production et, par ce biais, à une société comme collectif.

4- Plus récemment, l'écologie a apporté une lecture écosystémique : l'être humain fait partie

JE  
NOUS  
NOUS  
NOUS  
NOUS  
NOUS  
NOUS  
NOUS  
NOUS  
NOUS

Photo © Quentin Marteau



### Théâtre de Galafronie

Le Théâtre de Galafronie a été fondé en 1978. Il créera de nombreux spectacle Jeune Public, puis tirera sa Royale Révérence en avril 2018.

de l'écosystème naturel et se doit de respecter ses équilibres.

Voilà quatre options différentes : le collectif à dissoudre dans l'individualité, le collectif préexistant auquel on doit se soumettre, le collectif produit par un programme et une discipline et, enfin, le collectif comme partie prenante de la dynamique écosystémique.

Et donc le commun ressurgit : dans le partage et l'entraide comme pansement sur un état social en déperdition, dans la production autonome comme réaction aux fraudes et pertes de qualité de la production de masse industrielle, dans la montée de l'agriculture urbaine, dans les repairs cafés, les monnaies alternatives, les coopératives de production qui sont autant d'exemples de cette nouvelle économie de partage, dans le réseau social et l'auto-organisation comme alternative à la perte de contrôle citoyen. Bref, le projet collectif devient une voie de transition durable, équitable et solidaire dans un monde néolibéral en crise.

#### Il y a un savoir-faire de la communication et de l'écoute.

Sous la yourte la température monte. Les échanges se musclent avec la salle sur les luttes ouvrières, les forges de Clabecq, l'action syndicale. Les puristes et les timorés s'investissent. La médiatrice médiatise. Les intervenants interviennent. Parmi eux, **Josse Derbaix, habitant du quartier de La Baraque à Louvain La Neuve pose son regard sur 43 ans de vie collective.**

« Un squat dans sa naissance sort du monde qui l'entoure et prend en main son lieu de vie. En 1975, les premiers squats de La Baraque étaient bon enfant, pleins de culot et de bonne humeur.

Ils cherchaient une autre manière d'habiter en tant qu'étudiant à travers un projet à court terme : décider, imaginer et agir ensemble. D'une manière tout à fait imprévisible, les étudiants et les villageois présents depuis des générations ont été solidaires. Au bout de 2 ans, la réunion de quartier devient un outil nécessaire pour se coordonner face au monde environnant et parfois menaçant (pression administrative de la Commune et pression du propriétaire, l'Université Catholique de Louvain). Le quartier, au travers du temps vit sans règle écrite. Il a des usages issus de son expérience mais aucun n'est inamovible. C'est le credo magnifique de l'intelligence collective qui trouve une bien meilleure solution aux problèmes qu'un cadre écrit ou convenu au préalable. De 39 habitants dans 39 habitats, on est passé à 126 habitants dans 56 habitats. La réunion de quartier ou de sous-quartier est souveraine et pendant plus de 30 ans le système a fonctionné par le consensus, le débat jusqu'au compromis. La solidarité et l'attachement à son lieu de vie sont importants. Il y a un savoir-faire de la communication et de l'écoute. L'économie sur les coûts de l'habitat est très importante et libère partiellement de l'enchaînement à un travail non choisi. Une population en marge de la société est en permanence attirée par le quartier. Il est un réservoir de créativité et un lieu de diversité. Ce mode de vie et d'habitat nécessite beaucoup de temps, c'est un choix de vie majeur. Le fait est que, sans avoir été un objectif de base, La Baraque, avec 20 ans d'avance, a concrétisé des valeurs qui se sont largement répandues par la suite : sobriété, vie associative, habitat léger, gestion en circuit court. Face au temps, l'identité s'atténue et le quotidien use le projet d'exception. Quelques cas

de conflits non résolus font perdre à certains la confiance dans la capacité du groupe. Presque personne ne part pour autant, les avantages d'y vivre restent importants.

La taille grandissante des sous-quartiers remet en question le mode de gestion initial. La décision à la majorité remplace le consensus dans le sous-quartier le plus grand. La répression commence à être utilisée pour obtenir l'application de la décision de la majorité à une minorité. Cette période plus turbulente voile pour certains habitants les qualités de base du projet. Elles sont pourtant toujours là et toujours aussi exceptionnelles : la liberté totale du groupe à gérer un espace de vie sans un cadre extérieur préétabli. »

J'ai toujours la sensation qu'on me raconte la vie sur une autre planète quand on me parle d'expériences comme La Baraque, un récit de science-fiction. Je me sens tellement conditionné par un système individualiste dans mon quotidien. Du coup :

« - **Je : J'avais une autre question pour toi Didier, issue des débats de la Réflexive.**

**Le collectif peut-il être institutionnalisé ?**

- **Didier de Neck :** L'arrivée du subside a permis de développer le projet mais l'organisation en collectif n'a pas simplifié les rapports avec l'institution qui est souvent l'opposé du collectif. L'institution dans son désir, et parfois valeureux, de répartir les subsides de façon égalitaire, n'aime pas trop les collectifs. Comme c'est difficile à contrôler, que le projet est plus flou, ça ne les arrange pas. Les droits d'auteurs ne reconnaissent pas le collectif. Les pouvoirs subsidiaires veulent les noms des responsables. Quand nous mettions création collective, c'était très mal perçu. Aujourd'hui ça revient un peu avec des compagnies comme le Raoul collectif par exemple. »

**La force et la joie de faire monde ensemble.**

Trois heures de débats déjà. Il fait vraiment très chaud, très moite dans la yourte. Mais on résiste tous. L'esprit de lutte propre au collectif ? Les débats se poursuivent, sans déglouliner. **Nathanaël Harcq prend la parole à son tour.**

« Lorsque je réfléchis à mon premier amour de théâtre puissant, je pense à Mistero Buffo du Kollektief Internationale Nieuwe Scène. Ce fut une réception d'enfants. C'est un souvenir d'harmonie, de chants choraux, de mouvements simples, élégants, légers, témoignant de la lourdeur du travail aliénant, mais aussi de la promesse d'un travail émancipé des rapports sociaux de productions capitalistes. Avec l'Internationale Nieuwe Scène, j'ai le souvenir d'un groupe plus riche que la somme des êtres qui le composent et d'êtres riches du collectif qu'ils produisent. Aujourd'hui, lorsque je regarde des images des artistes de ce *Mistero Buffo*, je suis frappé par

une chose qui m'apparaît entièrement anachronique. Ce sentiment d'anachronisme me trouble étrangement et éveille en moi une nostalgie. Aujourd'hui, toute l'existence humaine, des rêves à la libido jusqu'au rapport au temps, est prise dans la sphère de la production. Et à vrai dire, il s'agit de la production de soi-même - et par soi-même et à grands frais - comme consommateur de masse. A l'heure de la prolétarisation de notre consistance même, qu'en sera-t-il des collectifs ? Et comme hier, quelles seront demain leurs capacités à changer le monde ? Et il ne s'agit plus de le changer parce c'est possible, mais en raison d'une urgente nécessité et parce que c'est trop tard. »

**Le lieu des essais du désir de changer la société.**

Le théâtre pour changer les Hommes, la société. J'ai souvent eu cette sensation comme spectateur ou acteur, que sur le plateau un autre monde advient, une liberté qu'on ne peut vivre ailleurs, une fraternité sans calcul. C'est ça le collectif ?

- **Didier de Neck :** « L'esprit de collectif existera toujours. Ma définition du collectif : travailler ensemble mais en changeant la société, en changeant les moyens de production. Pour la plupart des gens, le collectif c'est trouver un moyen de s'en sortir ensemble, on fait des collocations, du co-working, des plateformes d'aide, etc... C'est une mutualisation mais au sein du même modèle économique et social. Ça se développe beaucoup aujourd'hui et c'est formidable. Pour moi, le collectif va plus loin. Il remet en question l'organisation des moyens, remet en cause les types de rapports humains, fait des tentatives, parfois risquées, de responsabiliser les gens différemment, de faire confiance dans un rapport non hiérarchique, change le rapport à la consommation, à la ville, aux représentations politiques. Le collectif doit être le lieu toujours renouvelé d'expérimentations, le lieu des essais du désir de changer la société. Dans mon idée, le collectif remet en cause, de manière très forte, le système néolibéral capitaliste. Ce que ne fait pas nécessairement la mutualisation. »

Je sors de la yourte, il fait toujours un grand soleil. Je suis dehors dans la foule, je suis groggy. Les neurones en surchauffe, secoués de pensées contraires, de nostalgies, de pessimismes et d'espérances mêlées. Autour de moi des visages plus ou moins connus. La réunion de chair et d'os de 40 ans de rencontres, de travail en commun, d'expérimentations, de partages artistiques, politiques et amicaux. Bientôt nous nous installerons tous dans le chapiteau, encore un cercle, pour retracer des moments de 40 ans de création collective. |